

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 20/3 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.3.58615

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Didier NOURRISSON, *Le buveur du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris (Albin Michel) 1990, 378 S.

Jean-Paul Aron hat den Esser in Frankreich entdeckt; Didier Nourrisson ist dem Säufer auf den Fersen. Beider Spuren reichen bis in das 19. Jh. zurück. Während Gourmands wie Gourmets sich aber im wesentlichen aus dem Pariser Bürgertum rekrutieren, erweist sich die Gruppe der Trinker, jedenfalls seit dem 19. Jh., als überaus vielschichtige. Dem auf dem Einband abgebildeten, beleibten, schnauzbärtigen, mit runder, roter Nase, Doppelkinn, einer Schiebermütze, aufgekrempelten Ärmeln und Absinthflasche versehenen »buveur du XIX<sup>e</sup> siècle« nähert sich Nourrisson aus drei unterschiedlichen Richtungen: Er geht der Sozialgeschichte des Trinkens nach (1. bis 3. Teil); er verfolgt die Ideologieggeschichte des Säufers (4. Teil) und er beschreibt ein Stück Geschichte der mit dem Alkohol und dem Alkoholiker befaßten Institutionen (5. Teil).

Vieles wird höher, besser und größer während der zweiten Hälfte des 19. Jh.: die Produktivität, der Lebensstandard und die Kaufkraft; die Techniken und die Möglichkeiten, alkoholhaltige Getränke herzustellen, zu transportieren und zu vertreiben; die Palette käuflicher Spirituosen und die Verbreitung regionaler Spezialitäten.

Einiges verringert sich, so etwa der Umfang der auf Wein erhobenen Steuern – mithin sein Preis. Eines droht infolge all dessen ins unkontrolliert und unkontrollierbar Maßlose zu wachsen: die Neigung zu trinken. Das dramatische Gefälle hinsichtlich Menge, Qualität und Alkoholgehalt der verbrauchten Spirituosen, wie es zwischen Stadt und Land, Reichtum und Armut, Männern und Frauen, Erwachsenen und Kindern einmal bestand, nimmt im 19. Jh. sanftere Konturen an. Gleich doppelt einschlägig ist im Zusammenhang mit den sich ändernden Trinkgewohnheiten der inflationär benutzte Begriff Massenkonsum. Denn immer mehr Menschen nehmen alkoholhaltige Getränke in immer größeren Mengen zu sich.

Als notwendiger Begleiter bäuerlicher Ausgelassenheit, als unentbehrliches Stück Arbeiterkultur, als Dekor der mondänen Welt zunächst toleriert, ja, ritualisiert, findet der Konsum von Alkohol ab Mitte des 19. Jh. schließlich doch entschiedene Gegner. Für die Verschlechterung des Klimas, in dem nunmehr zugeprostet und die »santé« beschworen wird, sorgt jedoch nicht »die Gesellschaft«, wie Nourrisson (S. 308) resümiert. Einmal mehr – wie so oft im 19. Jh. – profilieren sich die Mediziner unter Berufung auf rationale Wissenschaftlichkeit als Vorkämpfer einer ebenso rigiden wie parteilichen Moral. Sie entdecken unter der Maske des harmlosen, lustigen Zechers die Züge des neuzeitlichen, hemmungslosen, aggressiven Alkoholikers und wissen bis ins Detail um seine Karriere: Der Säufer trägt nunmehr immer eine Schiebermütze, ist selbstverständlich Arbeiter. Als kranker Asozialer, krimineller Umstürzler, als degenerierter Seuchenherd wird er zum Inbegriff und Ausdruck der sozialen Frage und zum Gegenstand fürsorglicher Aufmerksamkeit.

Nicht zuletzt im Interesse der Nation treten Vereine und Politiker den Kampf gegen den Alkohol und die an, die von ihm profitieren. Als die Nation sich gegen äußere Feinde rüstet, erreichen ihre Kampagnen einen Höhepunkt. Aber schon nach Ende des Ersten Weltkriegs kapitulieren sie – angesichts des neu erwachten, sehr soliden Nationalbewußtseins. Die Gefährdungsrhetorik wird von lautstarken Pressestimmen zum Schweigen gebracht, die den Triumph über die Deutschen zum Sieg der Weintrinker stilisieren.

Alles in allem ein anschaulich, fast unterhaltsam geschriebenes, informatives Buch, in dem auch illustrierenden Details Raum eingeräumt wird.

Angela TAEGER, Braunschweig

Wilfried LOTH (Hg.), *Deutscher Katholizismus im Umbruch zur Moderne*, Stuttgart, Berlin, Köln (W. Kohlhammer) 1991, 284 p. (Konfession und Gesellschaft, Beiträge zur Zeitgeschichte, 3).

Ce recueil d'articles, issu des discussions d'une section du 38<sup>e</sup> Deutscher Historikertag de Bochum (1990), s'interroge sur les réactions du catholicisme allemand face aux transforma-



tions rapides de la société allemande à l'époque du Kaiserreich. Il s'agit, comme le veut la collection »Konfession und Gesellschaft«, d'étudier le catholicisme non pas en temps qu'Eglise, mais dans ses rapports structurels avec la société moderne et comme phénomène social.

La thèse générale développée dans ces articles variés, mais complémentaires, est présentée par W. LOTH dans son introduction: le catholicisme allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, même sous sa forme ultramontaine, ne peut être réduit à un mouvement de réaction contre la modernité. Le catholicisme allemand n'est ni aussi homogène, ni aussi immobile que ne le laisse supposer l'expression »Allemagne catholique«. Bien qu'en réaction contre la modernité, le mouvement catholique allemand utilise les instruments offerts par l'Etat de droit moderne (liberté d'opinion, de réunion, d'association et de presse, assemblées parlementaires) pour mobiliser le peuple catholique en faveur de l'Eglise. Mais, en utilisant ces éléments de la modernité, il contribue aussi au succès de la modernité. Bien plus, en luttant contre l'Etat omnipotent, l'ultramontanisme contribue à élargir les libertés de l'individu et des groupes sociaux dans un état pluraliste. Enfin, en mobilisant de larges milieux populaires, le mouvement catholique active un grand nombre de groupes d'intérêts qui vont ensuite bien au-delà de la simple restauration de la liberté et de la position de l'Eglise dans la société post-révolutionnaire. C'est ainsi que se développe une force politique de plus en plus indépendante de la hiérarchie ecclésiastique. Ces éléments de modernité font ainsi éclater l'unité transitoire du catholicisme allemand. L'acceptation de la modernité a, cependant, ses limites, comme le montrent la condamnation du »Reformkatholizismus« et le développement d'une nouvelle piété. Il y a là les éléments d'un éloignement entre l'Eglise catholique et le catholicisme comme réalité socio-politique.

La dizaine d'articles montre la diversité des situations et des réactions face au monde moderne. Les premiers articles sont consacrés à l'ultramontanisme, que Christoph WEBER (»Ultramontanismus als katholischer Fundamentalismus«) caractérise comme un fondamentalisme catholique. Il pose quelques jalons d'une comparaison qui demanderait à être approfondie. I. GÖTZ VON OLENHUSEN (»Die Ultramontanisierung des Klerus. Das Beispiel der Erzdiözese Freiburg«) met en évidence l'évolution du recrutement sacerdotal, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'archevêché de Fribourg où l'on passe d'un recrutement majoritaire de citadins éduqués à celui de ruraux d'origine sociale plus humble et à la mentalité anti-bourgeoise. Cette évolution est favorisée par la crise des vocations sacerdotales du milieu du siècle qui est conjurée par la création de petits séminaires où ces ruraux, sans contact avec le monde moderne, sont formés aux idées ultramontaines. L'»ultramontanisierung« du clergé dans les séminaires est le préalable à la formation d'un »milieu catholique« homogène et distinct. Un tel milieu, »véritable contre-société catholique« face à une bourgeoisie protestante, qui domine la vie économique et politique, se constitue dans le bassin industriel de la Sarre (K. M. MALLMANN, »Ultramontanismus und Arbeiterbewegung im Kaiserreich. Überlegungen am Beispiel des Saarreviers«). Le Kulturkampf ne fait qu'y renforcer l'alliance entre prolétariat ouvrier et cléricaux, alliance qui persistera jusqu'au début des années trente. En Bavière (W. K. BLESSING »Kirchenfromm – volksfromm – weltfromm: Religiosität im katholischen Bayern), l'ultramontanisme crée un mouvement catholique en mobilisant les fidèles contre les idées modernes. Face au Kulturkampf bavarois, il crée un réseau d'associations et une presse qui constituent une sphère sociale et culturelle presque autarcique, dirigée par le clergé. Mais, contrairement à la Sarre, la force d'intégration du mouvement catholique s'affaiblit dès 1890/1900, d'autant que la bourgeoisie catholique s'est ouverte aux idées modernes.

Les éléments de modernité du catholicisme allemand sont soulignés dans plusieurs autres articles. L'éthique professionnelle catholique abandonne ainsi, vers 1900, la conception traditionnelle du métier dans le cadre d'un ordre social corporatif et s'ouvre à une conception moderne plus individualiste (J. MOOSER, »Christlicher Beruf und bürgerliche Gesellschaft. Zur Auseinandersetzung über Berufsethik und wirtschaftliche Inferiorität im Katholizismus um 1900«). La création d'un mouvement catholique féminin avec le »Katholischer Frauen-



bund« est un autre signe de modernité (L. SCHERZBERG, »Die katholische Frauenbewegung«). Il s'efforce de concilier le désir d'émancipation féminin avec l'appartenance à l'Eglise catholique. Les associations anti-ultramontaines (N. SCHLOSSMACHER, »Antiultramontanismus im Wilhelminischen Deutschland. Ein Versuch«) ont pour but de libérer le catholicisme de l'emprise de l'ultramontanisme, s'élèvent contre ses prétentions politiques et rejettent les partis politiques confessionnels. La mise à l'index des œuvres de Hermann Schell, le représentant le plus célèbre du »Reformkatholizismus«, et la polémique que soulève la souscription pour lui construire un monument funéraire soulignent les limites du progrès de la modernité dans l'Eglise et la force des intégristes (K. J. RIVINIUS, »Integralismus und Reformkatholizismus. Die Kontroversen um Hermann Schell«). D'où le risque d'un décalage entre l'Eglise et la société catholique. A travers l'itinéraire de Felix Porsch, dirigeant du Zentrum prussien, A. H. LEUGERS-SCHERZBERG (»Die Modernisierung des Katholizismus: Das Beispiel Felix Porsch«) veut montrer que c'est le Zentrum qui est le moteur de la modernisation du catholicisme allemand et non les associations catholiques, comme le prétendent Th. Nipperdey et Urs Altermatt. O. BLASCHKE (»Wider die »Herrschaft des modern-jüdischen Geistes«: Der Katholizismus zwischen traditionellem Antijudaismus und modernem Antisemitismus«) souligne que les revues catholiques se sont appuyées sur des thèmes anti-juifs pour lutter plus efficacement contre la modernité, et, qu'on y trouve, dans les années 1870, des éléments d'un racisme biologique moderne, mais qui est vigoureusement condamné ensuite, parce qu'il met en cause l'efficacité même des sacrements. W. LOTH (»Integration und Erosion: Wandlungen des katholischen Milieus«) conclut à la diversité du »milieu catholique« et au caractère transitoire de son unité. Il distingue trois tendances (un mouvement bourgeois d'émancipation, un catholicisme rural et de petite bourgeoisie à coloration populiste, un mouvement ouvrier catholique), qui, dès la fin du Kulturkampf, se manifestent par des tensions qui vont croissantes et ne pourront plus être maîtrisées à l'époque de Weimar. La diversité des intérêts l'emporte alors sur la défense religieuse qui a perdu sa force d'intégration.

Ce recueil d'articles est très riche d'idées et de perspectives nouvelles, qui demandent souvent à être confirmées, et ne pourra que susciter de nouvelles recherches.

Christian BAECHLER, Strasbourg

Richard GRIFFITHS, *The Use of Abuse. The Polemics of the Dreyfus Affair and its Aftermath*, New York, Oxford (Berg) 1991, IX-207 S.

Die Studie des am Londoner King's College lehrenden Romanisten R. Griffiths bereichert das Spektrum der politikhistorischen Arbeiten zur Dreyfus-Affäre. Die in der Massenpresse von beiden Lagern während der Dreyfuskrise eingesetzten Agitationstechniken und Argumentationsmuster werden mit der traditionellen Methode der qualitativen Inhaltsanalyse untersucht. Akzeleriert wurde die Krise sowohl durch die handlungsauslösende und ereignistragende Wirkung von Sprache als auch durch die Interaktion zwischen Autor und Öffentlichkeit. Griffiths gelangt zu drei Ergebnissen: Es existierte eine spezifische »Clan-Sprache«. Dreyfusanhänger und -gegner setzten die gleichen Agitationstechniken ein, was auf eine lagerübergreifende polemische Kultur schließen läßt. Kontinuität und traditionelle Muster kennzeichneten Inhalt und Stil der Agitation.

Zum klassischen Kanon der Polemik gehören die eingesetzten Übertreibungen, Verzerrungen, Wiederholungen, Reduktionen und Klischeebildungen. Politisch und moralisch aufgeladene Begriffe wie Wahrheit und Gerechtigkeit erfuhren eine Sinnentleerung. Die Technik der Visualisierung wurde im Rahmen von Cartoons ausgebaut. Beide Lager griffen dabei auf traditionelle und emotionalisierende Symbole zurück, wie z. B. den Säbel, das Kreuz, den Brunnen als Symbol für die Wahrheit und die Flagge. Zum Einsatz kamen auch religiöse Bilder, wie der gekreuzigte Christus und die Blutsymbolik. Antisemitismus, -klerikalismus